



HAL
open science

Habiter la ville en famille. L'exemple des regroupements familiaux en immeuble à Naples

Thomas Pfirsch

► **To cite this version:**

Thomas Pfirsch. Habiter la ville en famille. L'exemple des regroupements familiaux en immeuble à Naples. *Historiens et géographes*, 2012, 420, p.111-117. <hal-04505427>

HAL Id: hal-04505427

<https://cnrs.hal.science/hal-04505427v1>

Submitted on 14 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Les regroupements familiaux en immeuble à Naples

Étude d'un mode d'habiter méditerranéen

La ville contemporaine a longtemps été présentée comme un lieu d'affaiblissement des solidarités familiales, où les liens de parenté s'effaceraient devant les affinités électives. Mais depuis une trentaine d'années, on redécouvre la force de la famille dans les sociétés urbaines occidentales. Cela est particulièrement vrai dans les villes d'Europe du Sud, caractérisées par la persistance d'un « modèle familial à liens forts » (Höllinger et Haller, 1990; Pfirsch, 2011) : parents et enfants mariés résident dans les mêmes quartiers et les mêmes rues, et se voient quotidiennement.

Cet article étudie l'une de ces formes locales de proximité familiale typiques de l'Europe du Sud: le regroupement familial en immeuble, c'est à dire le fait pour plusieurs ménages apparentés de résider non pas sous le même toit, mais dans des logements indépendants du même immeuble ou de la même copropriété. En effet, en Espagne, en Grèce ou en Italie, la cohabitation de générations différentes dans le même logement est devenue très minoritaire, mais elle a souvent été remplacée par des regroupements familiaux dans des appartements du même immeuble, modèle résidentiel qui peut concerner près d'un ménage sur cinq¹. En 1998 16 % des grands-parents italiens habitaient ainsi dans un appartement situé dans le même immeuble qu'un de leurs petits-enfants. En Italie, ces regroupements familiaux sont de plus présents dans tous les milieux sociaux, particulièrement dans les classes supérieures, et diffus sur tout le territoire, y compris dans les grandes villes (Istat, 2001). Très répandu, ce modèle résidentiel demeure pourtant peu étudié, alors qu'il pose des questions essentielles sur le fonctionnement des villes de la péninsule. Comment expliquer cette diffusion des cohabitations en immeuble dans de grandes agglomérations où la densité du bâti et les tensions sur le marché du logement rendent difficiles les tentatives de regroupement familial ? Et quel est l'impact de ce modèle résidentiel sur les parcours résidentiels et les pratiques de la ville ? Notre hypothèse est en effet que ces regroupements familiaux en immeubles constituent la

base d'un « mode d'habiter » spécifique (Stock, 2004), qui implique des mobilités originales dans la ville².

Pour l'étudier, on a mené une enquête qualitative au sein des classes supérieures napolitaines. La Campanie était en effet en 1998 une des régions italiennes où les taux de regroupements familiaux en immeuble étaient les plus élevés (Istat, 2001). Dans les classes supérieures napolitaines, ils concernaient en 2005 près d'un tiers des ménages³. On a donc réalisé en 2005-2006 une campagne d'entretiens auprès de 40 Napolitains des beaux quartiers résidant ou ayant résidé dans des immeubles où habitaient également des membres de leur famille⁴. Les entretiens ont permis de retracer leur itinéraire résidentiel, ainsi que celui des membres de leur parentèle proche. Cette enquête a d'abord mis en lumière les formes singulières des regroupements familiaux dans les élites de la ville (I). Elle a aussi révélé leur influence sur les parcours résidentiels individuels (II) et les mobilités quotidiennes dans la ville (III).

De vastes regroupements en immeubles de famille

Dans les classes supérieures napolitaines on peut distinguer deux types de regroupements familiaux en immeuble, selon qu'ils ont lieu dans les copropriétés des années

* Agrégé d'histoire, maître de conférences en géographie à l'université de Valenciennes.

¹ Et localement bien plus, comme dans les petites villes d'Emilie Romagne où en 1988 ce taux atteignait 25 % (Balbo et aliter, 1990)

² On prend ici cette notion au sens large « d'ensemble des pratiques des lieux des individus » (Stock, 2004)

³ C'est ce qui ressort de l'étude du fichier des 171 élèves italiens de l'école française de Naples, institution prestigieuse de la ville (PFIRSCH, 2008)

⁴ Les enquêtés, nés entre 1947 et 1961, sont issus de la noblesse ou de la vieille bourgeoisie d'entreprise et des professions libérales.

1950-70 ou dans les vieux immeubles familiaux des beaux quartiers. Dans le premier cas, qui concerne 17 des 40 personnes interrogées, les regroupements familiaux sont de taille assez modeste et proches des standards italiens : ils réunissent deux ou trois ménages apparentés dans des blocs d'appartements contigus situés sur les mêmes paliers ou à des étages voisins du même immeuble. Une fille résidera en dessous de chez ses parents, dans un appartement acheté par ces derniers pour son mariage, ou un frère et une sœur habiteront sur le même palier, dans l'ancien appartement de leurs parents divisé en deux après leur décès. Il s'agit donc toujours de parents proches, réunissant d'anciens membres d'un même foyer conjugal, et associant une ou deux générations (des parents et leurs enfants adultes). Ces regroupements subissent cependant une légère inflexion matrilineaire, privilégiant les associations parents/fille. Les entretiens montrent que lorsque les parents n'ont pas réussi à acheter assez d'appartements pour loger tous leurs enfants dans leur immeuble, ce sont les filles qui sont privilégiées et restent auprès d'eux. On retrouve là une tendance assez générale en Europe occidentale – mais pas toujours en Italie – du fait du rôle des femmes dans l'animation de la sociabilité familiale et, en Europe du Sud, dans le soutien aux parents âgés : les entretiens montrent le rôle privilégié joué par les filles restées dans l'immeuble familial dans le soin aux parents vieillissants. C'est que dans ces immeubles de copropriété, construits dans les années 1950-60 sur les hauteurs des beaux quartiers de Naples, les stratégies d'agrégation familiale ont eu à composer avec le marché du logement, voire à faire face à la concurrence d'autres familles cherchant à acquérir plusieurs logements dans le même immeuble.

Très différente est la situation dans les grands immeubles de famille de la partie la plus ancienne des beaux quartiers, au fonds de la baie de Chiaia. C'est là une des grandes originalités de notre échantillon : sur les 40 individus interrogés, 23 habitent en fait dans des immeubles de famille, c'est à dire des immeubles qui étaient à l'origine propriété unique d'un de leurs ascendants et qui restent encore aujourd'hui propriété partielle de leur famille. Ces immeubles de famille sont encore nombreux dans les beaux quartiers de Naples car l'expansion de ces derniers, entre 1860 et 1914, a en partie reposé sur la construction familiale, la bourgeoisie de la ville réalisant de grosses opérations immobilières en se réservant tout ou partie de certains immeubles pour loger la parentèle. Ces immeubles familiaux correspondent aujourd'hui à trois types différents (figure 1) : les vieux palais nobiliaires, les grands immeubles bourgeois des années 1860-1914, et les ex-villas de villégiature des collines, intégrées à la ville au cours des années 1950-60. Dans tous ces cas, la taille considérable des propriétés initiales a permis d'utiliser le patrimoine familial pour loger les enfants mariés sur plusieurs générations, au gré des successions, en divisant les immeubles par étages, ou en étendant les constructions dans

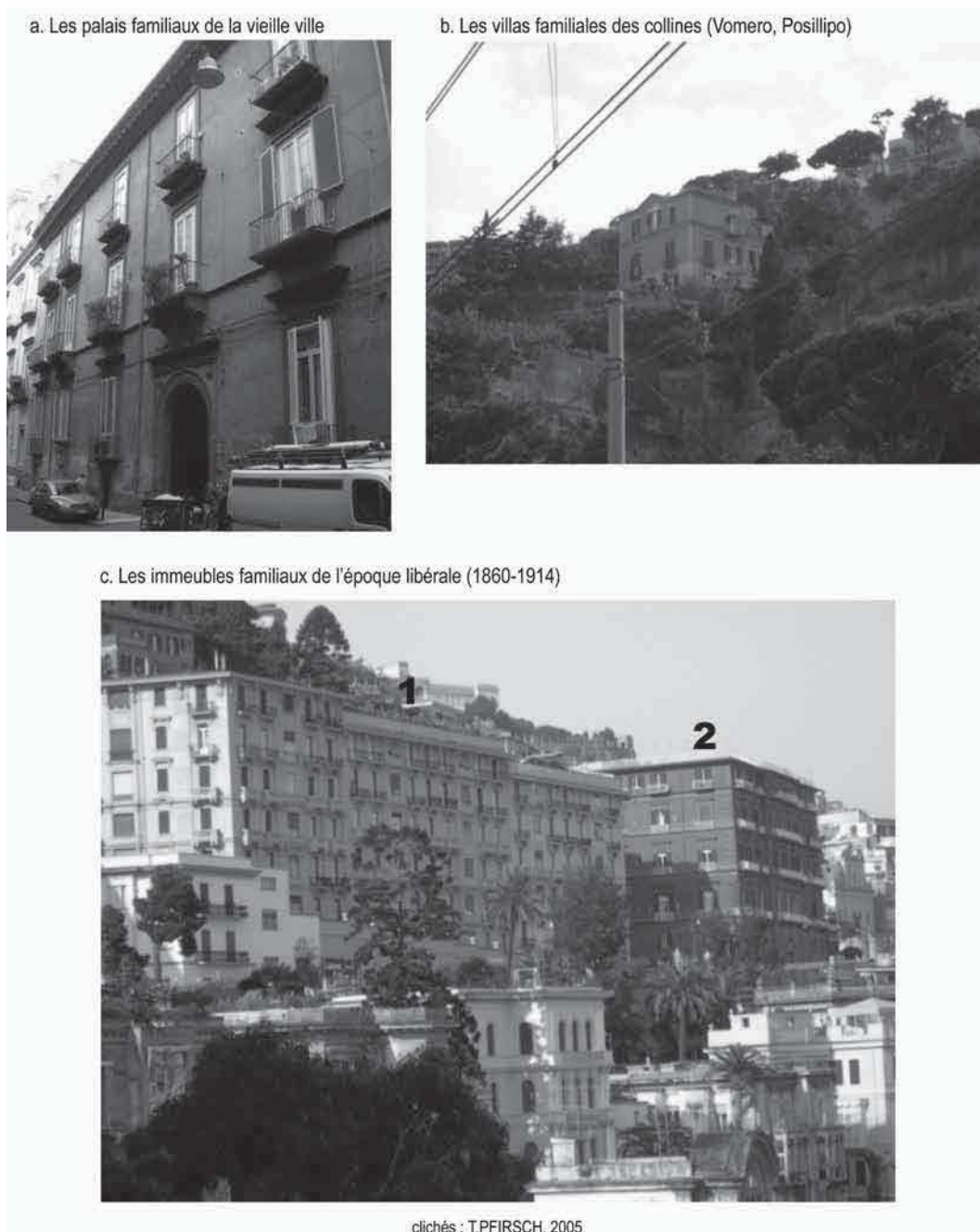
les vastes jardins qui les accompagnaient. Il en résulte des regroupements familiaux originaux, hétéroclites et de grande taille, réunissant souvent plus de 5 ménages apparentés, et étendus à des parents parfois éloignés : on réside sur le même palier que ses frères ou ses parents, mais aussi au-dessus d'oncles et de cousins, descendant tous du propriétaire initial de l'immeuble. Ces logiques de transmission ne suscitent pas en revanche d'inflexion matrilineaire : les vieilles familles napolitaines, souvent issues de la propriété terrienne, ont concentré leurs pratiques inégalitaires de succession sur leurs maisons de familles rurales – systématiquement léguées en bloc aux fils aînés jusque dans les années 1960 – plus que sur leurs immeubles urbains, largement divisés pour loger la parentèle.

Le cas de Margherita, née en 1960, offre un bon exemple de ces vastes regroupements en immeuble de famille. Cette dernière habite dans la villa familiale achetée par un de ses aïeux paternels dans les années 1980, et où vit également la quasi-totalité de sa parentèle proche. Le père de Margherita occupe le rez de chaussée. Ses deux tantes paternelles, restées célibataires, habitent ensembles au premier étage, tandis que son oncle réside au deuxième avec sa femme. Sa demi-sœur vit dans un petit appartement dans l'entre-sol. Son demi-frère occupe une extension attenante au bâtiment principal et Margherita réside quant à elle dans un troisième bâtiment, construit plus récemment dans le même jardin. Seule sa sœur cadette ne s'est pas réinstallée dans la villa après son mariage : elle habite dans un quartier voisin. Voici donc deux générations d'une même lignée qui se retrouvent presque entièrement concentrées dans la même villa, formant une agrégation de 6 ménages et 17 individus, et où se côtoient parents et enfants, frères et sœurs, mais également oncles et neveux, chacun dans des appartements indépendants. Cet exemple montre une dernière caractéristique des regroupements en immeubles de famille : leur ancienneté. Pour plus de la moitié des individus interrogés résidant dans des immeubles de famille, la présence d'autres parents dans l'immeuble dure depuis au moins trois générations. Il s'agit d'ailleurs d'un modèle résidentiel ancien dans les élites de la ville et qui a longtemps constitué un élément important de leur distinction sociale (Macry, 1984). Dans ce milieu, le fait de vivre aux côtés d'autres parents dans le même immeuble est une habitude ancienne qui a acquis la force d'un véritable modèle résidentiel, exerçant une forte influence sur les mobilités individuelles.

Se regrouper dans la ville : stratégies familiales et mobilités individuelles

Par quels mécanismes les familles des classes supérieures de la ville arrivent-elles à composer avec le marché du

Figure 1. Les principaux types d'immeubles de famille des beaux quartiers napolitains



logement et à se regrouper dans les mêmes immeubles ? Le cas de Silvana, détaillé sur la figure 2, montre bien les deux mécanismes principaux d'agrégation familiale présents dans notre échantillon. Les déménagements en famille, fondés sur des achats simultanés ou progressifs dans le même immeuble, et associant principalement des groupes de frères et sœurs, concernent ainsi 8 des

40 individus interrogés. Ils montrent que dans les élites napolitaines la proximité familiale est souvent recherchée, moins pour obtenir une aide matérielle – on est ici dans un milieu aisé où les services domestiques sont assurés par du personnel salarié – que pour le soutien moral que représente la famille. Cela est d'ailleurs caractéristique des familles fortes italiennes, où les interactions de face à face

Figure 2. La répartition d'une famille dans une immeuble et son évolution sur trois générations

1. En 1965, à la première génération	
4 ^{ème} étage	sa tante maternelle
	ses grands-parents maternels
3 ^{ème} étage	bureaux de son père
	parents de Silvana

2. En 1990, à la deuxième génération	
4 ^{ème} étage	sa tante maternelle
	Silvana
3 ^{ème} étage	son frère
	ses parents

3. En 2005, à la troisième génération	
4 ^{ème} étage	Locataires (mais propriété de sa nièce)
	Silvana
3 ^{ème} étage	son frère
	Vide (mais propriété de sa fille)

Silvana est une enseignante née à Naples en 1949. En 2000, elle habitait sur une colline des beaux quartiers de la ville, dans un immeuble de copropriété où vivaient également son frère, ses parents (à l'étage inférieur), et sa tante maternelle (sur le même palier), soit un regroupement de 4 ménages apparentés dans autant d'appartements contigus. Ce regroupement résultait de deux mécanismes successifs. Tout d'abord, dans les années 50, les membres de la famille se sont regroupés progressivement par une série d'achats d'appartements dans l'immeuble, le premier arrivé ayant fait venir les autres en les prévenant quand un appartement se libérait : les parents de Silvana s'y sont installés les premiers, en 1959, vite suivis par ses grands-parents maternels, puis par leur tante maternelle de Silvana. Auparavant dispersés dans des quartiers différents de la ville, ces trois ménages ont profité de l'expansion des beaux quartiers vers les collines pour se regrouper dans un immeuble neuf. Puis, cette aggrégation familiale a pu se maintenir à la génération suivante grâce à la division et la transmission des appartements aux enfants mariés. Lorsque Silvana et son frère sont arrivés à l'âge adulte, ils ont tous les deux quitté l'immeuble familial pendant un temps avant d'y être ramenés par des donations et des héritages. Ce modèle est en passe de se reproduire à la troisième génération. Silvana et son frère ont eu chacun une fille et leur ont donné à chacune un appartement dans l'immeuble

dans la famille sont valorisées et demeurent fréquentes tout au long de la vie (Höllinger et Haller, 1990). Le deuxième mécanisme de l'histoire de Silvana (figure 2) renvoie lui aussi à des modèles culturels italiens et sud-européens : il s'agit du modèle de formation de la famille fondé sur l'installation tardive dans un logement en propriété fourni par les parents (Barbagli et aliter, 2003). Ainsi, 29 enquêtés ont obtenu leur logement actuel par donation, héritage ou mise à disposition gratuite par leurs parents, à l'occasion ou

quelques années après leur mariage. Dans la majorité des cas, ce sont donc les stratégies des parents qui ont retenu les enfants dans l'immeuble familial.

Dans les élites napolitaines, ce système d'installation des enfants par les parents à proximité de chez eux a été facilité par la possession de vastes patrimoines. Souvent, les parents n'ont pas eu à acheter un logement, mais à libérer un logement de famille et à le mettre à disposition de leurs enfants gratuitement. Ce «modèle résidentiel patrimonial» (Pfirsch, 2009), fondé sur la reprise des logements de famille par les jeunes adultes, contribue à maintenir durablement les familles dans les mêmes immeubles. Il repose sur un retard du transfert de la propriété véritable des logements de famille aux enfants mariés. Les parents commencent souvent par mettre à disposition gratuitement un logement de famille aux enfants, la propriété restant longtemps concentrée entre leurs mains (figure 3), ce qui les place en position de chefs d'orchestre des mobilités à l'intérieur de l'espace résidentiel familial, en leur permettant d'adapter constamment le stock de logements de famille aux évolutions de la parentèle. Chaque succession ou chaque mariage entraîne une redistribution des logements à l'intérieur des immeubles, voire des échanges d'appartements (fréquents entre frères et sœurs) dans le cadre d'après négociations où les mères jouent un rôle clé. Il en résulte des parcours résidentiels originaux, en forme de circulation au sein du même immeuble (présents chez 7 enquêtés). C'est le cas de Federico, un architecte né en 1947, qui après avoir passé son enfance dans la villa de sa famille maternelle, a déménagé dans le grand palais paternel, où vivaient également des cousins. Il y a vécu un an avec sa mère avant d'emménager seul à l'étage supérieur. En 1979 il a quitté le palais familial pour aller habiter plus loin dans la même rue, mais 7 ans plus tard il est revenu dans un appartement plus grand au 3^{ème} étage, avant de déménager une nouvelle fois, en 2005, au 5^{ème} étage du palais, dans l'appartement où son père avait passé son enfance. Malgré une assez forte mobilité résidentielle, ce dernier a passé presque toute sa vie dans des logements de famille, déménageant 4 fois au sein du palais familial.

Ainsi, parce qu'ils constituent un modèle résidentiel ancien au sein des élites, et parce qu'ils offrent des logements d'exception permettant le maintien de ces vieilles familles à la fortune déclinante dans des quartiers prestigieux, les immeubles familiaux exercent une forte rétention sur les parcours résidentiels. Cette rétention est cependant compatible avec une mobilité résidentielle assez élevée, à la fois dans la ville et à l'échelle italienne ou européenne. L'examen des parcours résidentiels des fratries des enquêtés (131 individus) révèle en effet l'importance des circulations professionnelles des élites de la ville entre Naples, Rome, Milan et les métropoles européennes, circulations anciennes mais qui ne cessent de prendre de l'importance

Figure 3. Répartition de la propriété et répartition de la résidence dans un immeuble familial :

6ème étage (entièrement de propriété de la grand-mère)	sa grand-mère maternelle	son frère	sa soeur
	5ème étage (entièrement de propriété de la mère)	ses parents	Alessandra

en gras : *propriétaire* **en noir :** *occupant à titre gratuit*

avec le déclin économique de la ville. Or, à la génération des enquêtés, cette émigration professionnelle est majoritairement restée provisoire, le parcours résidentiel dominant prenant la forme d'une « boucle familiale » : après quelques années passées dans une banque milanaise ou à l'étranger, les individus rentrent s'installer à Naples dans l'immeuble de leur enfance, à la faveur de la mise à disposition d'un logement de famille. La mobilité apparaît même nécessaire à la reproduction du modèle résidentiel patrimonial, la noria migratoire libérant temporairement la pression sur le parc de logements de famille, et permettant au final à la majorité des membres d'une fratrie de se réinstaller dans l'immeuble de famille, à une adresse prestigieuse.

Des « quasi-cohabitations » familiales dans la ville

S'il s'accompagne de parcours résidentiels originaux, le fait d'habiter en immeuble familial produit aussi une sociabilité et des mobilités quotidiennes particulières. En effet, dans un immeuble où les voisins sont également des parents, les contacts familiaux ne sont pas seulement possibles et quotidiens, ils sont inévitables et constants suscitant une sociabilité quasi-continue avec la parentèle. Les contacts avec la famille peuvent intervenir à tout moment, de manière informelle, sans que les individus puissent facilement les contrôler. Cette forme de sociabilité familiale, intermédiaire entre la « cohabitation » dans le même logement, et les formes « d'intimité à distance » qui garantissent l'indépendance des ménages tout en maintenant la possibilité de contacts réguliers avec la parenté, s'apparente à une « quasi-cohabitation » (Balbo et aliter, 1990). La famille de Fabiana, née en 1961, en fournit un bon exemple. Presque toute sa parentèle proche se concentre dans deux villas partageant le même jardin et achetées par son père dans les années 60 : Fabiana, une de ses sœurs, sa mère et son

frère, soit quatre ménages correspondant à 10 personnes. Entre ces quatre ménages, les contacts sont quotidiens. En plus des visites inopinées chez les uns et chez les autres, des routines se dessinent. Tous les jours en rentrant du travail Fabiana passe d'abord chez sa sœur, pour dire bonjour, avant de rentrer chez elle... et d'aller voir sa mère. Elle voit son frère moins souvent, de trois à quatre fois par semaine, et souvent chez sa mère, mais a des contacts quotidiens avec la femme de ce dernier. Le fils de son frère vient souvent dormir ou déjeuner chez elle ou chez sa mère. Enfin, tous les membres de la famille résidant dans la villa se réunissent le week-end pour déjeuner ensemble, en général dans l'appartement de la mère.

Cet exemple fait apparaître les caractéristiques générales des quasi-cohabitations familiales. Largement informelles, elles s'appuient surtout sur les appartements des parents, qui servent de lieu de réunion principal : on y voit un de ses frères lorsqu'on passe le soir en rentrant du travail, on s'y réunit tous ensemble pour le repas du dimanche. La sociabilité de l'immeuble passe aussi par les femmes. Ce sont les relations mère / fille, mais aussi sœur/sœur, et sœur / belle sœur qui sont les plus intenses. Les appartements des sœurs jouent un rôle clé : les sœurs habitant dans le même immeuble se rendent souvent visite alors qu'elles voient plus fréquemment leur frère chez leurs parents. Enfin, l'intensité de la sociabilité familiale varie considérablement au cours du cycle de vie et se renforce en particulier à deux périodes. La présence d'enfants en bas âge dans l'immeuble augmente considérablement les contacts, les enfants circulant d'un appartement à l'autre. La vieillesse des parents ressoude les fratries et intensifie les contacts au sein des immeubles.

Mais cette quasi-cohabitation a aussi des effets sur la sociabilité de toute la parentèle, pas seulement sur celle des parents-voisins résidant dans l'immeuble. En créant un lieu où se concentrent les contacts, elle contribue à polariser les pratiques des autres membres de la famille qui sont

régulièrement ramenés dans le quartier et l'immeuble familial. Pour ces derniers, venir voir ses parents, c'est aussi avoir une grande probabilité de voir ses frères et sœurs habitant dans l'immeuble, ils passent donc plusieurs fois par semaine. Les regroupements familiaux en immeuble constituent de véritables «kin nodules» (Firth et aliter, 1969), qui polarisent les parcours urbains. Cette polarisation est d'autant plus forte lorsque la quasi-cohabitation est reproduite sur plusieurs générations. Les immeubles familiaux deviennent alors de véritables « maisons de famille » dans la ville (Perrot, 1998), qui viennent s'ajouter aux maisons de famille rurales déjà possédées par les familles étudiées, et qui jouent le même rôle symbolique en devenant des lieux de mémoire où toute la parentèle – ceux restés à Naples ou ceux partis à Rome ou Milan – se réunit pour Noël et les fêtes de famille.

Ainsi, les regroupements en immeubles contribuent à ancrer les pratiques urbaines des enquêtés dans les beaux quartiers de Naples, où leurs réseaux familiaux et amicaux se concentrent. Mais cet ancrage local est compatible avec un usage très diversifié de la ville, les personnes interrogées fréquentant largement le centre historique, pour leurs sorties culturelles, et la périphérie de la ville, pour des raisons professionnelles. Le mode d'habiter des élites napolitaines se caractérise par cette capacité à concilier des mobilités multiformes dans la ville avec une très forte emprise patrimoniale et symbolique locale, maintenue sur plusieurs générations en centre-ville.

Au total, dans les classes supérieures napolitaines la grande diffusion des regroupements familiaux en immeuble renvoie à des facteurs culturels caractéristiques des familles fortes de l'Europe du Sud, en particulier au modèle de formation de la famille fondé sur le mariage et l'installation dans un logement en propriété fourni par les parents. Mais dans ce milieu aisé, ces pratiques culturelles ont été facilitées par la possession de vastes patrimoines immobiliers. Les regroupements familiaux en immeuble y sont donc plus anciens et durables dans le temps, et peuvent être de grande dimension, en s'étendant à des parents éloignés. Ils sont le lieu d'une « quasi-cohabitation » originale, et sont devenus au fil du temps la base d'un mode d'habiter spécifique, associant un fort ancrage local à des mobilités nationales ou internationales, et suscitant des parcours résidentiels en forme de circulations ou de « boucles familiales ».

Mais s'ils ont longtemps constitué un modèle résidentiel distinctif des élites urbaines, les regroupements familiaux en immeuble se sont largement diffusés dans la société italienne depuis 1945. Avec l'étalement urbain, qui dans la péninsule a en grande partie reposé sur l'auto-construction familiale – parfois abusive – les regroupements familiaux en immeuble se sont répandus dans les classes moyennes périurbaines, où ils prennent des formes différentes de celles observées dans les beaux quartiers de centre-ville. D'autres travaux viendront compléter ce tableau, et contribuer à jeter plus de lumière sur un aspect encore trop peu étudié des sociétés urbaines méditerranéennes.

- BALBO L., MAY P., MICHELI G. (1990). *Vincoli e strategie della vita quotidiana*, Milan, Franco Angeli
- BARBAGLI M., CASTIGLIONI M., DALLA ZUANNA G. (2003). *Fare famiglia in Italia*, Bologne, Il Mulino
- FIRTH R., HUBERT J., FORGE A. (1969). *Families and their Relatives. Kinship in a middle-class sector of London : an anthropological study*, Londres
- HÖLLINGER F., HALLER M. (1990). "Kinship and social networks in modern societies: a cross-cultural comparison", *European Sociological Review*, 6, p.103-124
- ISTAT. (2001). *Parentele e reti di solidarietà*, Rome
- MACRY P. (1984). «Borghesie, città e Stato. Appunti e impressioni su Napoli, 1860-1880», *Quaderni Storici*, n°56, p.340-370
- PERRROT M. (1998). "La maison de famille", dans F.Dubost (dir.), *L'autre maison*, Paris, Autrement, p. 38-68
- PFIRSCH T. (2008). *Des territoires familiaux dans la ville. Classes supérieures, relations familiales et espace urbain à Naples*. thèse nouveau régime de géographie, Université Paris X– Nanterre
- PFIRSCH T. (2009). «Proximité familiale et organisation résidentielle de la parentèle dans les élites d'une ville d'Europe du Sud : l'exemple de Naples». *Articulo. Revue de sciences humaines*, hors-série 1/2009, mis en ligne le 11 avril 2009
- PFIRSCH T. (2011). «Une géographie de la famille en Europe du Sud», *Cybergeo; European Journal of Geography*, article 533, mis en ligne le 25 mai 2011, URL : <http://cybergeo.revues.org/23669>
- STOCK M. (2004). "L'habiter comme pratique des lieux géographiques", *EspacesTemps.net*, Textuel, 18.12.2004, <http://espacestems.net/document1138.html>

Thomas PFIRSCH est agrégé d'histoire et ancien élève de l'ENS de Fontenay-Saint-Cloud. Il est actuellement maître de conférences en géographie à l'université de Valenciennes (JVHC), membre du laboratoire Calhiste, et chercheur associé à l'UMR Géographie-Cités. Il a récemment publié « La localisation des classes supérieures dans une ville d'Europe du Sud. Le cas de Naples », *L'espace géographique*, 2011 – 4, p.304-318 et « Une géographie de la famille en Europe du Sud », *Cybergeo; European Journal of Geography*, 2011, URL : <http://cybergeo.revues.org/23669>

RÉSUMÉ / ABSTRACT

Les regroupements familiaux en immeuble à Naples Etude d'un mode d'habiter méditerranéen

Par Thomas PFIRSCH

Cet article analyse un modèle résidentiel très répandu dans les villes d'Europe du Sud, et particulièrement dans les élites urbaines italiennes : le regroupement de plusieurs ménages apparentés dans des logements indépendants du même immeuble. L'étude se fonde sur des entretiens auprès de 40 individus de la bourgeoisie napolitaine. Elle décrit les formes, mais aussi l'impact de ce mode d'habiter sur les mobilités et les pratiques urbaines.

Abstract. Related families in the same buildings: a Mediterranean living arrangement.

A case study in Naples

Par Thomas PFIRSCH

This paper focuses on a widespread residential pattern in southern European cities and amongst Italian urban élites : related families living in separate dwellings of the same building. Using 40 interviews with members of the Neapolitan bourgeoisie, the forms of this peculiar living arrangement are described, as well as its consequences for individual mobilities and urban practices.

